

René Nelli, la poésie et l'imagination

Encore plus qu'un penseur moderne du catharisme, Nelli est poète. À travers son œuvre ou dans l'analyse des peintures d'André Bourdil, on le découvre sensible à l'acte de création et au rôle très important de l'imagination.

L'image ne semble pas, a priori, l'amie la plus recommandable pour un "cathare d'aujourd'hui". N'est-elle pas la cristallisation de la forme, sa saisie dans l'instant ? Or la forme, mouvante, au fond insaisissable autrement qu'en image, est l'espèce sous laquelle nous apparaît tout phénomène, toute chose manifestée en ce "monde du mélange". Qui dit forme dit limite visible. Toute limite est limite d'être, et tout ce qui limite l'être, en tous cas semble le limiter, tient, selon René Nelli, du néant. Ainsi, ce qui fait qu'un livre est un livre, c'est sa limite, au-delà de laquelle ni l'air qui l'entoure, ni la table sur laquelle il est posé ne sont le livre. Pour être l'air, pour être la table, il faut bien n'être pas le livre, nier l'être du livre permet à l'air d'être l'air, à la table d'être la table. Certes, cela permet également au livre d'être le livre, mais lui interdit d'être tout autre chose. Dans ses *Grands Arcanes de l'Hermétisme Occidental*, Nelli appelait cela la "morsure du Néant dans l'Être", image rhétorique illustrant ce que peut bien être un "monde du mélange". Pourtant, l'érudite carcassonnais fait jouer un rôle très important à l'imagination, mère de toute image intérieure, créée comme remémorée. Car Nelli est bien plus qu'un penseur moderne du catharisme: il est poète.

Lorsqu'en août 1972, alors qu'il séjournait à Montségur, Nelli rédigea une présentation⁽¹⁾ du peintre André Bourdil (1911-1982), artiste fortement autant que librement inspiré par le catharisme languedocien, il mit en avant l'aspect abstrait de ses créations en l'assimilant à une ascèse, une purification par rapport non

seulement aux formes, mais encore à l'abondance et aux charmes des couleurs, par rapport, écrivait-il, à : « tout ce qui pare la matière d'un rayonnement qui ne lui appartient pas en propre et qui la rend plus tentatrice qu'elle n'est ».

Il ne faut donc pas s'étonner de trouver, dans les poèmes nelliens, des évocations, bien plus que des descriptions, ces dernières se rapprochant de l'art figuratif, tandis que les premières s'en éloignent, et se tournent vers « une sorte d'écriture idéogrammatique capable de purifier la matière par le Signe et de la soumettre au primat de l'Esprit ». Nelli disait cela de la peinture de Bourdil, mais on peut sans réserve l'appliquer à sa poétique. Ses vers, loin de se contenter de décrire le monde, aussi beau qu'il puisse paraître, s'orientent vers le sens qui se cacherait en chaque chose, par delà son aspect, dans ses rapports avec ce qui l'entoure au sein de l'imaginaire du poème, en miroitant ainsi l'aventure intérieure de la conscience poétique qui l'évoque.

Ainsi, s'appuyant sur la symbolique de la croix, on pourrait se hasarder à établir le tableau suivant :

Orientation verticale, transcendante	Orientation horizontale, immanente
Homme total, conscience universelle	Ego, conscience egocentrique
Symboles, images universelles chargées d'une polysémie verticalisante, utilisant l'esthétique pour exprimer l'éthique, en donnant à "sentir" l'Être Suprême	Images de la beauté fallacieuse du monde, œuvrant à l'esthétique, avec ou sans éthique, en donnant à sentir la joie d'une vie incarnée dans l'instant
Art abstrait	Art figuratif
Poésie ouverte	Poésie fermée



▲ Croix sur croix.

Peinture d'André Bourdil en hommage à l'ouvrage de René Nelli *Le Musée du catharisme* paru en 1966.

Photo Jean-Louis Bourdil
© <http://bourdil.chez-alice.fr>.

(1) Lire cette présentation à l'adresse :
<http://bourdil.chez-alice.fr/preface.htm>.

René Nelli

Tout d'abord, il est clair que ce tableau est schématique, réducteur et simplificateur. Les choses ne sont pas toujours aussi simples à distinguer, à différencier. Disons que ces deux colonnes fonctionnent un peu comme deux pôles entre lesquels les poèmes se positionnent variablement.

Mais malgré ces réserves préliminaires, tout cela peut paraître un peu confus, si l'on ne donne pas d'exemples tangibles. Avec Nelli, il nous faut donc toujours revenir à la Poésie, seul organe satisfaisant de la perception du Surréal et du Surtemporel. À cet effet, nous allons prendre le temps de relire un texte du recueil intitulé *Poèmes du Chanvre Indien*.

Nous souhaitons profiter de l'occasion pour démontrer que ce texte, publié en français seulement, relève bien d'une "poésie ouverte", poésie qui, selon la définition de Nelli, supporte naturellement la traduction sans perdre de sa puissance poétique, puisque cette dernière se trouverait en amont des langues, dans le langage du symbolique imaginaire descendant s'incarner dans une langue ou une autre. Nous présenterons donc notre exemple⁽²⁾ avec son image occitane en "miroir" :

(1) Dans *Les Poèmes du Chanvre Indien*, Édition Terre/Thierry Bouchard Éditeur, 1979, p. 9.

Les poèmes nelliens se tissent bien plus de relations révélatrices de sens entre les images que d'une fidélité stérile et vaine à quelque image formelle. Par exemple, dans le premier poème, inutile d'espérer trouver une description de Jérusalem, celle de Salomon, de Jésus, de Raymond IV, de Saladin ou même celle d'après Yalta. Le seul nom de la cité fait évocation et, étant donné la portée religieuse du lieu, on pourrait presque parler d'invocation. Quel rapport entre Jérusalem et un arbre ? Pourtant, le symbole religieux est fort, car l'arbre symbolique qui s'enracine au Mont de Sion, part de Jessé, transitant par David et Salomon, pour aboutir à Jésus ; dans l'implicite, l'arbre confère également à la Croix son bois. Puis l'image du vol rencontre celle de l'arbre. De ne pas s'envoler, il s'envole. C'est également en acceptant d'être perdu que Jésus sauve. En se laissant mourir, il peut ressusciter : Nelli y voyait sans doute une belle illustration du Tout-Possible divin, qu'il opposait au tout-puissant diabolique. En effet, comment renaître sans mourir ? Certes, un arbre n'a pas à voler, pas plus qu'un Dieu n'a à mourir. C'est pourtant ce que l'arbre du poème fait. Analogi-

Jérusalem *Jerusalèm*

L'arbre s'envole de ne pas s'envoler
tous les prisonniers sont aux fenêtres
je me souviens du voile du Temple
qui claquait au vent du désert
son ombre n'était qu'une odeur de
blancheur

*L'arbre s'envòla de non pas s'envolar
e cada presonièr demòra a las finèstras
m'ensoveni lo vele del Temple
que clacava al vent del desèrt
son ombra èra pas qu'una olor de
blancor*

Nous n'espérions qu'en des fontaines
qui sont au-dessus de la soif
et il n'y avait rien à imaginer
que cette goutte d'eau
qui mettait mille ans à tomber
du bec de la source tarie.

*Esperavem pas qu'en de fonts
que son enubre de la set
iaviá pas res d'imaginar
qu'aquel agota d'aiga
que li caliá mila ans per caire
delbèc de la dotza gotada*

René Nelli, *Les poèmes du chanvre indien*, 1979.

quement, en mourant, en traversant la mort, Dieu-fait-homme se montre plus fort qu'elle et, en ne volant pas, l'arbre de même finit par voler. Cette référence au Christ aurait été impossible si l'arbre et le vol s'étaient, dans le poème, rencontrés devant Byzance, devant Antioche, Tripoli, ou même Saint-Gilles-du-Gard. C'est là la puissance de l'évocation, préférée à fort juste raison à la description qui ne serait que glose et n'emporterait pas l'Esprit par la force de l'Imagination Universelle.

Or voici le maître mot lâché. Nelli, en effet, utilise le terme d'Imagination Universelle dès 1947, dans son précieux essai *Poésie ouverte poésie fermée*, publié par les *Cahiers du Sud*, en vue de définir ce domaine de l'inconscient commun à toute l'humanité, d'où sortent et ressortent spontanément à des milliers de kilomètres, à des siècles d'écart, les symboles, et les mythes qui les véhiculent, ces mythes que René Nelli qualifie de "premiers" parce que vivant en nos inconscients depuis l'homínisation même du genre humain. Le Temple, qui à Jérusalem, et pour les religions du Livre, fait figure de Temple des temples, ce Temple archétypique est remémoré. Nelli écrit « *je me souviens* ». À quel "passé" peut-il faire référence ? Il s'agit probablement d'un Temple intérieur, surtemporel, hors du temps linéaire. Il s'agit d'un temps vertical, celui où futur et passé se rejoignent, et c'est précisément dans le Temple intérieur (le fameux cœur de l'homme cher aux cathares en qualité de véritable Église de Dieu) qu'on rencontre ce temps vertical. Le voile claqué au vent, ce vent qui renvoie au souffle de l'Esprit saint, implicitement, sans en parler (toujours l'évocation !). Ce vent traverse le désert, et donc l'image même du dénuement et de la pureté, renvoyant à celui de l'ascèse, chère aux anachorètes paléochrétiens, aux cathares mais aussi à René Nelli. Or si nous nous plongeons dans l'image du Temple, depuis le Deutéronome, l'on

sait qu'il possède implicitement une part profane et une part sacrée. Le voile pourrait les séparer. Que le voile rencontre le vent dans le Temple à Jérusalem évoque un moment privilégié, un instant d'éternité, le quasi aboutissement d'un pèlerinage à travers le désert de l'ascèse purificatrice. Si le vent circule de part et d'autre du voile, le voile ne cache que les apparences, laissant souffler l'essence de l'Être suprême sans laisser les apparences nous abuser. De ce saint souffle en un saint lieu peut venir l'espérance sacrée. Il n'est pas douteux que ce voile soit bon, puisqu'il ne voile que l'illusion, celle-là même qui nous retranche du Sacré en nous enfermant en nous-mêmes, hors du Temple intérieur. Pour preuve de ce que ce voile participe du bon principe, « *son ombre n'était qu'une odeur de blancheur* » : quoi de plus immatériel que l'image d'une odeur ? Quoi de plus proche du Bon Principe que l'immatérialité ? Quoi de plus pur que l'image de la blancheur ? Si l'ombre même est une odeur de blancheur, ce voile voile ce qui doit l'être pour ne laisser passer que ce qui doit passer, le saint souffle du désert ! Pour autant, ce faisant, Nelli n'a à nous en offrir que l'espérance. Celle d'une foi, même si celle-ci reste désespérée du monde. « *Tous les prisonniers sont aux fenêtres* ». Ils observent le monde libre, mais de l'autre côté des barreaux. « *La source est tarie* », mais la goutte d'eau, si elle met bel et bien très longtemps, mille ans symboliques à tomber, tombera bien tôt ou tard. Et pour qui croit, comme Nelli, aux réincarnations, qu'importe le temps linéaire qui ne renferme que sa propre illusion ? Sans doute est-ce cette confiance irrationnelle et forte que confère le poème du haut de sa force imaginaire. Le



▲ **Colombe.**
Peinture d'André Bourdil.
Photo Jean-Louis Bourdil
© <http://bourdil.chez-alice.fr>.

▼ **Autoportrait**
d'André Bourdil en 1945.
Photo Jean-Louis Bourdil
© <http://bourdil.chez-alice.fr>.



René Nelli



▲ Montségur “Le Pog”.

Au loin Montségur, la montagne sacrée.

Peinture d'André Bourdil.

Photo Jean-Louis Bourdil

© <http://bourdil.chez-alice.fr>

poète n'en est pas à un paradoxe près. Tout est paradoxe dans le temps vertical : « *il n'y avait rien à imaginer* », sauf bien sûr l'image de la Merci divine, cette goutte si féminine d'eau salvifique, au-dessus de la soif charnelle. Lorsque l'au-dessus rencontre la soif, on croit presque boire à la source des cieux. Pourtant, nous restons tous des prisonniers à nos fenêtres, à nous souvenir de ce Temple où souffle l'Esprit. Le vent du désert ne peut-il souffler jusqu'aux fenêtres ouvertes du poème ?

L'imagination universelle n'a pas de catéchisme, même si elle s'appuie en partie sur lui dans nos consciences occidentales. Par la force de l'évocation, elle suggère des évidences qui ne sont telles que pour l'esprit, sur un plan bien plus sûrement intelligible qu'étroitement intellectuel. Tout y est suggéré avec d'autant plus de force qu'il n'y a aucune explication à recevoir : il s'agit non point de recevoir là l'explicite, mais bien d'aller avec l'esprit à la rencontre de l'implicite. N'est-ce pas merveilleusement plus efficace pour

susciter l'espérance, la visualiser comme on montrerait l'Invisible, que n'importe quelle glose exotérique ou même ésotérique. Telle est la force de la Poésie ouverte de René Nelli. Il écrivit, dans l'essai qui la définissait, que la poésie est obscure à la raison « *et qu'elle doit l'être* ». Voilà sans doute à quoi servait le voile qui claquait dans le Temple : il dissimulait à tout le moins « *tout ce qui pare la matière d'un rayonnement qui ne lui appartient pas en propre et qui la rend plus tentatrice qu'elle n'est* » et permettait ainsi à l'évocation de devenir invocatoire. ♦

Franç Bardou